LECTURES DE SPINOZA

Par-delà les cloisonnements scientifiques et culturels, la revue internationale *Studia Spinozana*¹ ouvre un espace de rencontre aux multiples directions des recherches spinozistes menées à travers le monde. Le format exceptionnel (près de 500 pages) de chacun de ses numéros annuels lui permet ainsi de réunir, en diverses langues², un nombre important d'articles de fond développés, des comptes rendus de publications ainsi que des bibliographies méthodiques, des annonces de conférences... Ses trois premières parutions³, consacrées chacune à un thème central — Philosophie de la société, Épistémologie, Spinoza et Hobbes —, témoignent de la vitalité et de l'actualité de la philosophie spinoziste en même temps qu'elles en déploient l'irréductible richesse séminale.

Lire Spinoza a souvent consisté à en circonscrire la pensée en un système clos et achevé, à l'assimiler à un « type philosophique » ou à l'absorber dans des interprétations définitives. Un regard porté sur l'histoire du spinozisme incite à en retravailler à neuf la lettre pour tenter de la comprendre dans sa différence et d'en cerner, plus encore que les thèses, le mouvement ou le geste théorique organisateur. S'installant décidément au milieu de Spinoza et laissant l'inactualité d'une pensée toujours en travail survenir parmi nous, les *Studia Spinozana* se situent dans la perspective ouverte par une telle exigence.

Une démarche « dialectique » ?

A cet égard figure, dans le premier numéro, un texte particulièrement significatif d'Étienne Balibar qui, dans le prolongement des analyses développées dans *Spinoza et la politique*⁴, montre comment, tout en continuant d'employer les notions traditionnelles de pacte, de loi et de droit, le *Traité théologico-politique*

1. La revue *Studia spinozana* est éditée par Verlag Königshausen & Neumann, B.P 6007, D-8700 Würzburg.

2. Français, anglais, allemand, italien.

3. Les prochaines livraisons à paraître porteront sur « Les écrits de jeunesse », « Spinoza et la littérature », « Spinoza et Leibniz »...

4. Etienne BALIBAR, *Spinoza et la politique*, Paris, P.U.F., 1985.

les retourne contre leur usage dominant, « sans que l'on puisse pour autant le situer ni dans la lignée contractualiste, ni en dehors d'elle ».

L'un des points remarquables de cet article est l'attention portée à la dynamique du texte de Spinoza. Éclairée par la notion réélaborée de « dialectique », la démarche spinoziste y apparaît en son originalité. Originalité d'une analyse théorique arrimée à la pratique politique historique concrète et dépassant les oppositions abstraites entre les notions de conservation et de destruction d'une société, d'état de nature et d'état civil, d'autonomie et d'hétéronomie, de spontanéité et d'obéissance, de *potentia* et de *potestas*.

Étienne Balibar donne à voir ce dépassement « dialectique » à travers le complet développement du concept de pacte, en tant que « concept d'une histoire ». En écart avec les déterminations finalistes et normatives du contrat social comme origine absolue de la société ou comme fondement idéal de l'ordre juridique, le pacte spinoziste apparaît alors comme la genèse d'un transfert de puissance, ou de droit, des individus au souverain ; comme un procès continué, « surdéterminé » par une « dialectique de l'obéissance » dont la théorie de l'imagination infléchit le réalisme machiavélien. Structure causale une, le pacte a pour fonction de permettre l'analyse des États singuliers en rendant compte tout à la fois de leur conservation, de leurs conflits et de leur ruine. L'étude d'Étienne Balibar invite à y reconnaître la tension d'une pensée « dialectique » de la scission en même temps qu'une conception originale de la causalité ; les mêmes causes expliquant la possible division de leurs effets : « Un se divisant en deux. »

Cercles et paradoxes.

Du second numéro des *Studia* ressortent, en particulier, plusieurs études sur les rapports de la méthode, de la vérité et de l'erreur chez Spinoza. A les rapprocher se révèlent divers styles interprétatifs, voire des manières d'aborder une œuvre opposées.

Le texte de Jonathan Benett (Université de Syracuse) se distingue, entre autres, par sa motivation et son projet d'exposer les raisons qui, selon lui, auraient conduit Spinoza à une théorie de l'erreur « absurde », jugée d'emblée « manifestement fausse », et dont une « interprétation fonctionnaliste de la croyance » serait la correction.

Les articles de Don Garrett (Université d'Utah) et de Gilbert Boss (Université d'Ottawa) s'efforcent, quant à eux, de relever le défi de lecture lancé par le *Traité de la réforme de l'entendement* : celui de comprendre la cohérence d'une épistémologie se développant en théories paradoxales. Ce que Gilbert Boss met ainsi en lumière, c'est « le caractère circulaire et réflexif » d'une méthode qui, contrairement à la vue inadéquate qu'en prend nécessairement l'imagination, ne conduit pas l'esprit hors de soi, d'un faux, extérieur, au vrai, mais développe la vérité comprise dans l'idée fictive. Activité d'explicitation du vrai, la méthode apparaît alors, non comme « moyen de produire la vérité ou de diriger l'entendement », mais comme le savoir même qui, sous forme de science rationnelle de l'imaginaire, est susceptible de régler l'imagination et d'en inverser l'efficace.

A se confronter au paradoxe spinoziste de l'accès intrinsèque et sans commencement à l'éternité et, corrélativement, à celui de l'erreur comme vérité impliquée,

l'analyse de Gilbert Boss permet de projeter de nouvelles lueurs sur les implications du niveau modal où nous sommes situés, ainsi que sur la notion de compréhension active et sur le principe explicatif selon lequel les mêmes causes peuvent rendre compte d'effets divergents ; du vrai comme du faux.

Penser dans la différence.

La double vocation des *Studia* se manifeste clairement dans leur troisième publication ; la confrontation de Hobbes et de Spinoza y donne lieu tant à des exposés historiques qu'à des débats philosophiques fondamentaux se développant dans l'espace ouvert par leurs différences.

C'est le projet avoué de Simone Goyard-Fabre, dans un article invitant à dépasser les similitudes terminologiques masquant l'écart des deux conceptualisations par une réflexion sur les rapports de la nature et de la loi.

C'est encore ce qu'affirme un autre texte de Gilbert Boss qui, prolongeant les analyses menées dans *La Différence des philosophies : Spinoza et Hume*⁵, orchestre divergences et convergences des principes, non pour régler et fixer leurs oppositions, mais pour « remarquer les profondeurs qui s'entrouvrent entre les deux philosophies et en elles, à l'horizon d'un dialogue indéfini et peut-être infini ».

S'il est vrai qu'une œuvre authentiquement pensée ne se constitue que des écarts produits par son texte, tenter de cerner la philosophie de Spinoza en sa différence inviterait la pensée interprétative à se déployer du milieu de cette distance. A cheminer obliquement à travers les lectures actuelles du système spinoziste, se manifeste la singulière puissance d'ouverture de ce dernier à l'irréductible pluralité de ces déploiements.

Agnès FORESTIER,
Université de Picardie.

5. Gilbert Boss, *La Différence des philosophies : Spinoza et Hume*, Zürich, Grand Midi, 1982.